

PRIN DE L'ABONNEMENT
payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 11 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 24 fr.
Hors du dép., 28 fr.



L'ARTISTE

EN PROVINCE,

(Extraite Lyonnais)

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

L'ARTISTE,

Journal petit in-folio, imprimé avec luxe; Table et Couverture;

Formant un beau volume Album à la fin de l'année;

Paraît tous les Dimanches.

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 31; — chez Guymon, libraire, rue Lafont, 26; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes. — Affranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de l'Arbre-Sec, 31. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

PROCHAINES PUBLICATIONS.

- 1° Dessin de la façade actuelle de St-André-le-Bas;
- 2° Un morceau pour piano, par M. Victor ELBEL;
- 3° Un portrait de M. AUDRAN;
- 4° Un nocturne, par M. J.-M. FEUILLET;
- 5° Le galop des Sorcières, par M. REBSAMEN;
- 6° Un portrait de Mad. COSSARD;
- 7° Une romance de M. AUDRAN.

DE L'ART ANTIQUE ET DE L'ART CHRÉTIEN.

Il y a peu de temps que nous avons essayé quelques réflexions sur une question artistique assez importante: il s'agissait de décider si la religion des anciens avait été plus favorable à l'art antique que le christianisme ne peut l'être à l'art moderne, et nous avons penché pour donner la préférence à ce dernier. Toutefois nous nous sommes réservé de revenir sur cette question, au sujet de laquelle il reste encore beaucoup à dire; et c'est ce que nous allons essayer aujourd'hui.

La beauté des statues antiques, et l'infériorité de l'art chrétien au moyen-âge, ont pu faire penser que le polythéisme fournissait aux artistes plus d'occasions de développer leur talent, et de charmer les regards. D'autres ont attribué la supériorité des anciens aux mœurs antiques, qui, disent-ils, favorisaient bien plus les études des statuaires et des peintres, en leur fournissant mille occasions de voir à chaque instant les plus beaux individus nus, ce que ne peut permettre la rigueur de nos usages. En examinant ces différentes objections, nous verrons qu'elles sont sans fondement.

Si l'infériorité de l'art chrétien venait du genre de sujet, rien ne s'opposerait à ce que les artistes modernes égalassent les anciens, lorsqu'ils vont, comme eux, chercher des inspirations dans leur mythologie. Cependant nous voyons que les Vénus, les Bacchus, les Cupidons modernes ne sont pas meilleurs que nos christes, nos anges et nos saints, et qu'ils n'ont jamais pu lutter avec ceux exécutés par les Grecs des beaux temps de l'art: cela est si vrai que nous avons presque renoncé à ce genre de représentation, parce que la comparaison que l'on peut faire de ces ouvrages modernes avec ceux que nous ont laissés les anciens est trop à l'avantage de ces derniers. Cessons donc de dire que les sujets chrétiens ne sont point capables d'offrir autant de beautés que ceux du paganisme, mais disons plutôt que leur beauté est d'un genre absolument différent. En général, celle du sujet mythologique s'adresse presque toujours aux sens, tandis que celle du sujet chrétien est faite pour parler à l'âme; et ce serait une étrange erreur que de croire que l'image de la Reine des anges ne peut pas être aussi belle que celle de la Mère des amours: dans celle-ci on doit voir briller tout ce que les grâces ont de plus enchanteur, de plus séduisant, ainsi que tout ce qui peut émouvoir les sens et nous entraîner à la volupté; pour celle-ci, enfin, nous pouvons nous inspirer de la vue d'une belle courtisane; tandis que, pour la première, qui nous servira de modèle?... ne faudra-t-il pas qu'elle soit douée aussi d'une merveilleuse beauté? et si un heureux hasard nous faisait rencontrer une de ces têtes angéliques si rares, ne faudrait-il pas y ajouter encore quelque chose de majestueux, de divin, de fort, de pur, de saint, de grand, de sublime enfin, et tout cela joint à une innocence parfaite?

Croit-on donc que l'artiste qui réunirait sur une tête vraiment virgi-

nale toutes les différentes expressions que je viens de citer, n'aurait pas fait une chose aussi belle que la célèbre Vénus d'Apelles?...

Pense-t-on que les Vierges du peintre d'Urbin et les Prophètes de Michel-Ange soient de beaucoup inférieures aux héros et demi-dieux des anciens, et que la Cène de Léonard soit un ouvrage qui ne renferme pas des idées élevées? Ne conviendra-t-on pas que l'image du Christ mourant sur la croix en supportant avec une patience angélique d'atroces souffrances, est capable de renfermer autant d'expression sublime que le Laocoon? Contestera-t-on que sa mère, témoin de cette mort lente et cruelle, voyant son fils, déchiré par le fouet des préteurs, répandre goutte à goutte tout son sang et perdre enfin la vie dans des tourments sans cesse renaissants, ne puisse avoir une expression de douleur et de résignation aussi touchante au moins que celle de la mère des Niobés? et révoquera-t-on en doute que le caractère de tête qu'il convient de donner au Père éternel ne doive pas être plus beau que celui du Jupiter olympien, qui inspira à Phidias son chef-d'œuvre?

Disons-le donc sans crainte d'être démentis: les sujets chrétiens, pour celui qui voudra bien les comprendre, pour celui qui voudra bien s'inspirer d'eux, renfermeront plus de beautés que ceux de la de la mythologie antique; et tout ce que nous pouvons dire en faveur de ces derniers, c'est qu'ils sont beaucoup plus faciles. Mais répondons à ceux qui prétendent trouver la cause de notre infériorité, dans nos usages qui ne permettent pas de voir le nu à chaque instant.

Premièrement nous observerons que, chez les anciens, on allait aussi vêtu que nous le sommes; ce n'était donc que dans les arènes que les lutteurs se dépouillaient, et par conséquent les occasions de voir des hommes nus étaient bien plus fréquentes que celles de voir des femmes sans vêtements, ce qui ne se faisait ordinairement que comme aujourd'hui dans l'atelier de l'artiste: et cependant leurs statues de femmes sont pour le moins aussi belles que celles représentant des hommes. Cette observation combat parfaitement l'objection que nous réfutons; d'ailleurs les artistes d'aujourd'hui voient à toute heure, et avec toute la commodité possible, des têtes et des mains: pour cela les représentent-ils mieux que les autres parties du corps? N'ont-ils pas chaque jour devant les yeux des chiens, des chevaux, tout comme les avaient les anciens, et leurs imitations dans ce genre valent-elles ce que nous ont laissé les Grecs de l'antiquité? Non, assurément non.

La cause de la supériorité des anciens est tout entière dans les préceptes qu'ils puisaient dans leurs écoles, où rien ne se faisait par caprice, et dans lesquelles tous les efforts tendaient à retrouver dans la nature son intention primitive, et à n'en jamais copier les écarts.

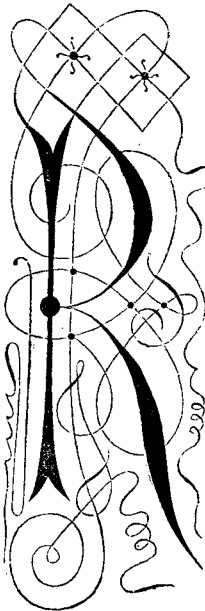
N'attribuons donc pas notre infériorité à la sévérité de nos mœurs; car, lors même que nous verrions encore chaque jour les jeunes filles de Sparte lutter nues dans leurs courses célèbres, nous n'en rendrions pas plus belles nos Vénus d'aujourd'hui. Ne l'attribuons point non plus au genre de sujets, puisque nous ne représentons pas mieux les autres. Ne croyons point que c'est parce que la grande piété des anciens les inspirait dans la représentation des sujets de leur religion, puisque presque tous les artistes chrétiens du moyen-âge, qui étaient aussi profondément religieux, n'ont jamais pu les égaler ni même en approcher. D'ailleurs, les anciens ont toujours montré ce même talent dans leurs sujets érotiques. Ainsi, sous quelque inspiration qu'ils aient travaillé, ils ont toujours été pour nous inimitables.

Enfin, en terminant, nous concluons que les inspirations empruntées aux sujets chrétiens sont capables, au moins autant et peut-être plus que les sujets païens, de produire des choses sublimes, et que c'est en vain que nous voulons nous excuser de notre infériorité en la rejetant sur des causes imaginaires. Oui! n'en doutons plus, si les anciens avaient connu la doctrine de l'Evangile, au lieu des Jupiter, des Vénus et des Minerve qui nous étonnent aujourd'hui, quelles admirables têtes de Christ, de Vierges, d'anges et de Saints ils nous auraient laissés!....

M^{me} D'eny.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Le Perruquier de l'Empereur. — Manche à Manche. —
Les Fées de Paris.



RENOUVELLERONS-NOUS aujourd'hui notre vieille querelle contre l'affiche des spectacles en général, et contre celle des représentations à bénéfice en particulier? Vraiment, ce serait peine inutile. Qui ne sait que l'affiche ressemble à une vieille fille folle de son corps, choutée et incorrigible? Chaque jour ne la voit-on pas posée aux coins des rues, s'affublant de l'accoutrement le plus excentrique, et proposant de faire marché des mêmes menteuses *favours* à des prix différents? L'Artiste contenait dimanche dernier une correspondance hostile aux placards des bals : le *tolle* contre l'abus des affiches commence à devenir général, et l'on doit avouer que les administrations rivales font tout pour démontrer le ridicule du charlatanisme de l'annonce. Voyez, par exemple, la *Rotonde* mettant en tombola un mauvais bourriquet de dix-huit francs, destiné à faire le pendant de la rossinante du prix prétendu de 800 fr., mise en loterie au Grand-Théâtre. Laissons donc l'affiche se déconsidérer elle-même, et pardonnons surtout à celle qui annonçait, ces jours derniers, la représentation au bénéfice de M. Rousseau : un bon mot de sa part lui vaut notre indulgence.

Avez-vous bien senti toute la piquante importance de la ligne écrite au-dessous de ce titre : *le Perruquier de l'Empereur*? La voici : « Cette pièce sera exempte de petits combats et de coups de fusil. » C'est-à-dire que voici toute une révolution dramatique pour la tant vieille salle des Célestins. Le mélodrame, dans son bon temps, consommait chaque soir plus de poudre que la France n'en a brûlé depuis dix ans pour faire la guerre en Europe. Eh bien! crac, voici que l'amour de la paix envahit même le théâtre; l'ancien genre se renie lui-même, et, de peur de perdre toute faveur auprès d'un public maintenant calme et aplati, le voilà qui se défend de tous petits combats et de coups de fusil. *O tempora! o mores!* ô déplorable ingratitude du présent pour les sonores chefs-d'œuvre du passé! Mais un grand homme l'a dit : « Ce qui est blanc reste blanc; » et c'est pour cela que nous n'avons pas été surpris de voir le bout d'oreille de la bête sortant du plat à barbe du Perruquier de l'empereur. La pièce n'a pas de coups de fusil, c'est vrai; mais, comme tout progresse, nous y trouvons l'explosion de la belle et bonne machine infernale de la rue St-Nicaise. L'affiche, cette fois, a donc donné aux spectateurs plus qu'elle n'avait promis. Merci!....

Ne descendons pas, du reste, dans l'analyse de l'ouvrage; une seule opinion s'est établie à cet égard : la pièce est détestable, mais quoi d'étonnant à cela? *Le Perruquier* est un ouvrage à spectacle : c'est ainsi que l'on nomme les œuvres dans lesquelles le bruit des tambours et des évolutions militaires ou autres tient lieu de l'idée, de l'esprit et du bon sens. Il paraît que ce genre d'ouvrage est bien à la portée des régisseurs et des directeurs actuels, car jamais on ne mit en scène tant et de si lourdes sottises. Pour régler nos comptes avec *le Perruquier*, nous lui demanderons seulement comment il se fait qu'il parle de l'Empereur, alors que la pièce se termine bien avant l'Empire? C'est un monstrueux anachronisme.

Ce que nous avons à dire des deux autres ouvrages sera, Dieu merci, moins sévère. *Manche à manche* est un vaudeville en un acte, qui s'est animé du souffle de la *Chanoinesse*. Sous le Directoire, un officier de la république a séduit une noble émigrée, puis tous deux se sont perdus de vue, et l'enfant de leur amour est également égaré; mais, à la suite d'explications dans lesquelles intervient gaîment un ancien compagnon d'armes de l'officier, il arrive que l'un et l'autre, mariés ensemble depuis des années sans s'être jamais avoué la faute de leur jeunesse, finissent par se reconnaître; bien mieux, leur jeune femme de chambre se trouve être leur fille. Le style de ce vaudeville est souvent décollété, et parfois de mauvais ton; que dire, par exemple, de cette phrase adressée à l'officier : « Autrefois tu étais loup de mer, maintenant tu tournes à la morue? » Evidemment ce n'est point là un vaudeville d'eau douce; mais quelques traits d'esprit et la verve d'Ambroise mettent l'ouvrage à flot.

Les Fées de Paris sont un gracieux roman. Trois femmes belles, jeunes, et dont l'une est libre, viennent mystérieusement dans la chambre occupée par un pauvre jeune homme que froisse le découragement. Celui-ci n'a jamais vu les fées qui, se glissant par une porte secrète, visitent son réduit pendant son absence; mais ce qu'il aperçoit bien, ce sont les traces bienfaisantes de leur passage : ici des fleurs, là des secours plus positifs, et sur sa boîte de pistolets quelque billet bien tendre qui lui dit d'espérer, parce qu'on l'aime. Enfin tout s'explique, et une brillante union couronne ce rêve. Alexandre, Henri, Mad. Thibaut et Mlle Lévassier ont contribué à nous faire goûter cette pièce : mais, hélas! combien nous préférerions voir des fées de Paris ou de Lyon partout ailleurs qu'au théâtre!

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la pièce de poésie que nous publions aujourd'hui; un talent si jeune, qui commence aussi bien, est destiné à un bel avenir littéraire : de nos jours on ne manque pas sa carrière parce qu'on est poète, on apporte un titre de plus à l'estime de ses concitoyens.

L'Orpheline.

« L'airain pieux dans l'air résonne lentement;
Mon cœur bat d'épouvante à son glas funéraire;
J'ai reconnu la voix et le sourd tintement
Qui prescrit au chrétien de pleurer sur un frère.
La grêle à coups pressés vient frapper les vitraux,
Et prêt à renverser le toit qui me vit naître,
Du lit où je repose agitant les rideaux,
Le vent siffle et mugit à travers la fenêtre.
Le foyer presque éteint jette un reflet mourant,
Un dernier tison fume égaré sur la cendre,
Et je tremble de froid! Père, si ton enfant,
Comme toi, dans la tombe au moins pouvait descendre!
Là, je t'aurais toujours pour coucher près de moi,
Car j'ai souvent bien peur la nuit quand je m'éveille :
Là, nul songe, aucun bruit n'excite votre effroi,
Rien n'y trouble le cœur de l'enfant qui sommeille.

Et si je paraissais en présence de Dieu,
Je voudrais l'implorer pour les enfants sans père,
Qui, languissant de faim sous un chaume sans feu,
N'ont pas même un abri sur le sein de leur mère!

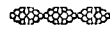
La mienne aussi repose en paix dans le cercueil
Depuis l'heure où, gisant sur le lit de souffrance,
Elle m'enveloppa dans des langes de deuil,
En demandant au Ciel grâce pour mon enfance.

Séparés par la mort, par elle rassemblés,
Nous serions réunis aux célestes domaines;
J'attacherais sur vous mes regards consolés,
Car on oublie au ciel les souffrances humaines.

Et, le soir, en voyant ma croix près de vos croix,
Ces amis qui jadis ont fui notre détresse
Pourront dire : « Ils sont là réunis tous les trois,
Sans avoir de nos cœurs accusé la tendresse. »

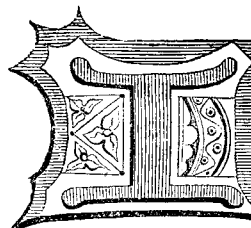
Mais la tombe sur moi refuse de s'ouvrir,
Je dois verser encor bien des larmes amères.
Les enfants ici-bas doivent longtemps souffrir,
Avant que dans les cieux ils rejoignent leurs mères. »

Tout s'éteignit alors, voix, foyer et flambeau;
La cloche aussi se tut comme la jeune fille,
Et, quelques mois plus tard, dans le même tombeau
L'orpheline dormait auprès de sa famille.



Lettres Lyonnaises.

X.



L s'agissait de l'âge réel de l'une de nos lionnes, laquelle depuis tantôt vingt ans promène dans nos salons une éblouissante crinière, de beaux yeux pleins de feu, — et dont les allures moelleuses ont quelque chose d'une jolie chatte angora qui ferait patte de ve-lours.

Il étaient trois hommes et trois femmes, dans un élégant boudoir, devisant de la chronique du jour : de Mad. une telle qui se retire du monde, emportant dans sa retraite bien des désillusions; — de M. un tel qui, depuis quelque temps, laisse croître sa barbe, et a déposé ses bourgeoises besicles; — enfin, de l'âge de la lionne en question.

Elle a quarante ans, — disait un de ces messieurs.

Je parie qu'elle a à peine trente-huit ans, — répartit une de ces dames.

Nous parions pour quarante au moins, — reprirent ensemble les deux autres jeunes gens.

Soit, — répondirent à la fois les trois dames.

Et l'enjeu du pari sera un dîner à fa campagne, — cria un petit jeune homme blond.

Au nom de ces dames, la proposition est adoptée à l'unanimité, — s'écria, pleine de joie, une grande dame brune, dont les longues boucles de cheveux noirs couvraient en partie les joues.

Il s'agissait alors d'aller sur-le-champ à l'Etat-civil, pour s'enquérir du jour et de l'heure de la naissance de notre lionne. — Ces Messieurs perdirent. — La belle lionne n'avait encore que trente-huit ans et deux mois! — Donc ces Messieurs paieront, — et ces dames boiront avec joie le Champagne de leurs aimables amphitryons; — car, — il faut vous le dire, — ces dames appartiennent toutes les trois à la catégorie des viveuses du grand monde.

Par un beau soleil de septembre, une calèche élégante conduisait vers Charbonnières, notre Spa lyonnais, trois dames portant chacune une toilette du meilleur goût, — et ayant pour vis-à-vis trois fashionnables au sourire heureux, et jetant à la dérobée leurs regards sur la route, cherchant sans doute quelques-uns de leurs amis qui pût aller conter leur bonheur dans le premier salon venu.

Le repas fut des plus animés; — les mots les plus hasardés étaient à peine vêtus d'une simple tunique de gaze; — il est même, dit-on, quelques locutions qu'on eût pu prendre pour la vérité, tant elles étaient peu habillées; — et ce n'étaient pas les moins bien reçues au festin, car elles étaient accueillies par des rires homériques, par des bravos prolongés. — La gaité arriva bientôt à son apogée; — les regards commençaient à se voiler; — les saillies n'avaient plus assez de piquant; — chacun courait vainement après un bon mot : — c'étaient tout simplement six personnes qui manquaient d'air. — Mais, au dehors, l'air est si pur, — la campagne est encore si belle, avec son feuillage jaunissant!

Si nous passions sur la terrasse, — dit une de ces dames, laquelle, moins aguerrie à pareilles fêtes, commençait à perdre presque conscience d'elle-même.

Et aussitôt les trois jeunes hommes conduisirent sous une salle d'ombrage nos trois belles lionnes, lesquelles abandonnaient au vent, avec un bonheur indicible, leur beau front, alors d'un blanc mat, et leurs longues boucles de cheveux quelque peu amollies par la chaleur.

C'est alors que commence un crime inouï, — crime d'ès-galanterie, — commis par un des trois fashionnables; — et vraiment nous ne savons comment vous le narrer, à moins d'appeler à notre secours des expressions généralement peu reçues dans un monde vraiment aristocratique.

Voici : M. *** tenait à la main un verre bleu pour se laver la bouche, et jetait, sans autre façon, son eau par terre, de manière à faire jaillir de larges gouttes sur la robe d'une de ces dames.

Ah! Monsieur, — dit gaiement Mad. ***, — cette robe est maintenant tachée et perdue! Je la mets aujourd'hui pour la première fois; — je vous en fais volontiers le sacrifice.

Et les choses allèrent ainsi jusqu'au soleil couchant, — à ce point que la maîtresse d'hôtel demanda à une personne qui prenait les eaux, si vraiment c'étaient bien là de grandes dames.

Certes, ce sont là de grandes dames, et des plus à la mode, — lui répondit-on. — Elles sont l'ornement de nos fêtes, de nos concerts, de nos réunions. Je danse chaque hiver avec elles au bal de la Préfecture, et chez vingt autres autorités.

Le dîner coûtait quatre cents francs. — On rentra fort tard à la ville. — Mais au moins ces dames se sont fort amusées, et elles se rappelleront longtemps qu'en septembre 1841 Mad. *** n'avait que trente-huit ans et deux mois.

A quel propos, — nous dira-t-on, — cette anecdote, vieille déjà de six mois? — Tout simplement pour vous donner une légère idée de quelques-unes de nos exist-

tences dites aristocratiques, et des manières quelque peu cavalières de nos dandys — Nous avons en réserve plusieurs petites historiettes de ce genre, qui rappellent en quelques points la Régence, moins la bonne humeur et l'esprit, cependant.

— Un des chefs-d'œuvre de nos jours, c'est, — on ne peut le nier, — *les Saltimbanques*, de feu M. Brazier. — Bilboquet est une grande et puissante création, qui résume admirablement certains hommes, notamment la plupart des entrepreneurs dramatiques de notre époque. Quant à la valeur littéraire : — *la sauvez la caisse* vaut le *qu'il mourut* !

Pour l'instant, Bilboquet est dans nos murs, donnant des consultations et soufflant, dans l'oreille de quelques élus, ses hautes inspirations.

C'est lui qui a inventé les affiches de dix mètres de haut sur cinq de large, — dans ce style :

FÊTES ORIENTALES

(à l'instar de celles)

DONNÉES PAR DUFRÈNE.

C'est Bilboquet qui a inventé les chevaux, entés sur arabes, — en loterie ; — c'est lui qui a inventé..... Ici nous aurions besoin de cent colonnes de journal pour énumérer les nombreuses inventions de Bilboquet. — Mais soyez sûr que, chaque fois qu'il vous arrive d'être surpris à une annonce quelque peu excentrique ou ébouriffante, — en matière de théâtre, — vous pouvez dire que le génie de Bilboquet a plus ou moins passé par là.

Car, — pour que vous le sachiez, — Bilboquet se tient assez dans l'ombre, et se contente d'être la tête qui parle, et non le bras qui exécute.

Momentanément il a pour exécuteurs de ses hautes œuvres, — en fait de plaisirs du carnaval :

1° Un pharmacien, grand fabricant de pilules ;

2° Un tailleur civil et militaire chargé de confectionner toutes sortes de vêtements pour la circonstance ;

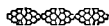
3° Un afficheur qui a inventé ces hommes à chemises - ballons, que vous avez pu voir placardés aux coins de nos rues, — invention qui ne tend rien moins qu'à faire croire que l'homme en chemise est, en général, l'animal le plus horrible que nous sachions.

En avant donc ! — galop-monstre des quatre-vingts tambours, — nos plaisirs sont en bonnes mains : — vive la joie ! — les apothicaires, les tailleurs, les afficheurs s'en mêlent !

Quant au royaume chantant, déclamant et dansant, il est toujours administré, avec un prodigieux succès, par Cotillon II. Le public semble toujours s'accommoder fort bien de cette royauté. — Il s'ennuie fort, il est vrai, par moments, ce bon public, de voir sans cesse passer devant ses yeux les mêmes mascarades ; — mais il a du moins la consolation de se dire que, s'il le voulait bien, il pourrait s'amuser davantage.

C'est là encore l'éternelle histoire du grand-père de Bilboquet, lequel n'avait pas, il est vrai, de cheveux blancs, mais qui eût pu en avoir.

Bilboquet, lui aussi, — quand il était directeur de théâtre, — n'avait ni répertoire, ni grands artistes, — mais il eût pu en avoir. — Cet excellent Bilboquet n'a jamais eu qu'une idée fixe, durant sa carrière dramatique. — Peu lui importait l'art, dans un siècle où l'agiotage est devenu la passion dominante de tous. — Art, poésie, — grands mots pleins de vent, fadement sonores ! — Sa préoccupation à lui, dans les circonstances les plus difficiles, — le grand mot qui résumait toute son âme, c'était : *Sauvons la caisse* ! — Mot profond, qui passera à la postérité et qui résumera admirablement le type d'une certaine classe de spéculateurs au XIX^e siècle !



Le Suisse de Cathédrale.

CHAPITRE XI (1).



eci est une vérité prouvée depuis le commencement du monde, c'est-à-dire depuis qu'il y a sur la terre des maris laids et jaloux.

Oui, comme pour l'avare son or, une femme jeune et jolie est pour tout mari vieux et méfiant le plus pesant et le plus dangereux des trésors ; c'est là enfin un trésor bien difficile à garder, tout à la fois une source inépuisable de mystérieuses joies et de poignantes inquiétudes.

Un axiome plus que vulgaire ne nous a-t-il pas appris à tous dès l'enfance qu'il n'est presque pas dans ce monde de jouissances sans peines, comme il n'est point de médailles sans revers, et ordinairement de roses sans épines ?

On le verra bientôt : Vuillams Obberson avait plus d'une raison pour être jaloux, et parfois même un peu méfiant, au sujet de Louise Obberson née Dovertau, sa légitime épouse.

Maintenant donc, sans autres digressions, nous apprendrons au lecteur, qui nous accuse avec juste raison de quelques lenteurs ou obscurités dans ce préambule de notre petit drame, nous apprendrons, disons-nous, au lecteur impatient de les connaître ce qu'étaient au moment de leur départ de Vieux-Bourg Mad. Louise Dovertau, femme Obberson, Mlle Mariette Lambert, la grosse blonde modiste, sa cousine, ainsi que M. Bonnemain, le garde à cheval des eaux-et-forêts.

C'est le but que nous allons essayer d'atteindre ; tandis que notre pauvre suisse, regrettant sa hallebarde chérie et reluisante et son air superbe des jours de grands solennels, pénètre d'un air piteux et contrit dans son modeste logis, qu'avaient déserté, hélas ! pour toujours peut-être, la paix et les chastes amours d'un honnête hyménée.

Or, puisque notre rôle d'historien fidèle nous interdit de rien vous cacher touchant le physique et le moral des personnages de ce récit, nous allons vous faire connaître tout d'abord Louise-Caroline Dovertau, épouse légitime de Daniel Vuillams-Obberson, le suisse vertueux et estimé de St-Lazare, la mignonne cathédrale de notre célèbre petite ville, fille des Huns, des Goths ou des Allobroges, peu nous importe !

Louise-Caroline Obberson née Dovertau était, ma foi, une fort belle créature dans toute l'acception du mot : au premier coup d'œil vous lui eussiez donné à peine vingt-six ans, quoiqu'elle en accusât elle-même habituellement, et selon le degré de confiance qu'on lui inspirait, tantôt vingt-huit, tantôt vingt-neuf. Le fait est, puisque pour rester véridique nous ne devons rien omettre, que Louise Obberson avait la trentaine bien sonnée, comme on dit généralement en province.

Des cheveux longs et abondants, d'un châtain clair, d'une rare souplesse et d'un lustre admirable ; l'œil bleu, d'une transparence et d'une expression ravissantes ; la peau d'une finesse et d'une blancheur inconnues chez les femmes du Midi ; un visage ovale orné de deux jolies petites fossettes, espèces de nids d'amour du poète ; un sourire plein de douceur et d'ingénuité ; une bouche petite, toujours riieuse, ornée des plus jolies dents blanches, perles effilées à faire jannir l'ivoire : tout cela, joint à une taille élancée, élégante et gracieuse, à une richesse harmonieuse de formes, où la force, c'est-à-dire un embonpoint un peu marqué, semblait nuire parfois à la distinction et à la noblesse : tout cela, disons-nous, ainsi qu'une petite main potelée et un peu de nonchalance dans la démarche, faisait, je vous le jure, de Louise Obberson une fort appétissante créature, une de ces jeunes femmes pleines de force et de véritable beauté, qui ont le rare privilège de faire rêver tout homme qui passe auprès d'elles.

Quant au moral, et malgré ses trente-un ans accomplis, Louise Obberson née Dovertau était restée la jeune fille enjouée de quinze ans : bonne, crédule, folle, peu laborieuse, mais vive, mais confiante, mais étourdie et dévouée jusqu'à donner sa vie même pour quiconque l'avait aimée ou obligée seulement ; peut-être Louise Dovertau était-elle bien un peu capricieuse et un peu trop coquette même pour une femme établie, pour la femme d'un suisse de cathédrale, d'un homme enfin vivant au milieu des plus pieux personnages et des plus saintes choses.

Mais que voulez-vous !... le naturel ne revient-il pas toujours au galop, et quoi qu'on fasse pour l'étouffer ou le déguiser ?

Et quelle femme, je vous prie, pourrait oublier jamais qu'elle fut à seize ans la plus jolie fille de boutique de Valence, à même d'entendre, de recevoir ou de refuser les déclarations d'amour, les tendres hommages des plus gros bonnets de la finance, de la magistrature et même de l'armée, comme on verra plus tard ?

Peut-on jamais oublier tout cela, je vous le demande, surtout lorsqu'on se sent belle, lorsque tous les regards vous le disent, lorsque votre miroir vous répète, lui aussi le flatteur : « Oui, tu es belle ! oui, tu es jolie encore !... et tu n'as qu'à te laisser aimer ? »

Oh ! vraiment, citez-moi une seule femme capable d'ignorer un moment, ou d'oublier, s'il est possible, qu'elle fut belle parmi les plus belles, fêtée et recherchée parmi les plus fêtées et les plus recherchées, et je consens alors à jeter devant vous la première pierre à Mad. Louise Obberson née Dovertau, laquelle aimait la toilette, parce qu'elle savait mieux que la lionne la plus accomplie qu'il n'est pas de laideur que ne dissimule l'élégance de la mise, comme il n'est pas de beauté parfaite que ne rehausse encore la toilette, c'est-à-dire le goût et la mode réunis !

Véritable axiome d'ateliers de modistes et de tailleuses, bien opposé, je pense, à cette pensée d'opéra comique, si connue..... :

Que toujours la nature embellit la beauté !

Voici pour la personne de Louise Obberson.

Faut-il donc encore vous initier aux moindres incidents de cette fragile existence de jeune et jolie fille ? laquelle existence, — nous devons bien l'avouer en passant, — avait été toute semée d'agitations et de tendres intrigues, et, pour tout dire en peu de mots, serait loin de nous paraître toujours irréprochable sous le point de vue d'une rigide morale.

Mais Vuillams Obberson était le plus crédule, le plus débonnaire et le plus confiant des maris ; il savait mieux que vous et moi, bien mieux que les plus médisants ou les plus curieux citoyens de St-Lazare, apprécier les qualités et les défauts de sa chère femme, de sa bonne Louise : aussi avait-il depuis longtemps, dans un mouvement de loyale générosité, passé l'éponge de l'oubli... sur les premières fautes, sur les très rares faiblesses de Mlle Dovertau ; et, quoiqu'il demeurât intérieurement convaincu de n'avoir pas occupé la première place dans son cœur, il n'avait point hésité pour cela, et malgré cela, à se croire depuis leur mariage l'unique possesseur, il est vrai possesseur légitime et privilégié, de ce dépôt si précieux, et si facile à s'aliéner, qu'on nomme l'amour d'une jolie femme.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Voir le numéro du 21 novembre dernier.

Nouvelles Diverses.

PARIS.



L'Odéon vient d'accomplir la première phase de la nouvelle existence qu'on lui a rendue il y a quelques mois : M. d'Epagny, qui s'était placé à la tête de la société d'artistes formée par ses soins, vient de se retirer pour des raisons de santé, dit-on. M. Auguste Lireux, rédacteur en chef de la *Gazette des Théâtres*, a été appelé par le ministre à succéder à M. d'Epagny. M. Lireux, qui connaît parfaitement le théâtre, l'art et les artistes, s'est dévoué jusqu'à ce jour à la cause du second Théâtre-Français. Le nouveau directeur est intelligent, actif, plein de bons vouloirs. Il comprend que l'Odéon est tout l'avenir de l'art dramatique; que c'est là que doit se former et surgir le noyau des comédiens et des acteurs que notre première scène, si elle tient à son existence, doit être appelée à recruter un jour. Mais ce n'est pas tout que de confier à un homme habile la seconde scène française, il faudrait donner à ce théâtre assez de vie et de force pour lutter contre le vaudeville, l'élément rongeur de l'art à notre époque. En province on devra renoncer pour un temps indéfini à former des artistes même ordinaires, tant que Paris nous inondera des rapsodies dont nous sommes journellement affligés. La Comédie-Française elle-même est envahie par le vaudeville; c'est à l'Odéon, s'il le peut, à revenir au comique de bon aloi.

M. Chérubini a donné sa démission de directeur du Conservatoire de musique : depuis quarante ans il était à la tête de cette institution. M. Chérubini a quatre-vingt-deux ans; il veut revoir son pays natal, embrasser ses enfants et finir sa laborieuse existence où il l'a commencée, sur la terre du génie : à Florence. M. Auber, qui vient encore d'obtenir un succès à l'Opéra-Comique qui a représenté le *Duc d'Orléans*, est désigné comme devant remplacer le patriarche et le plus érudit des musiciens. Pourquoi le plus grand génie des temps modernes, Rossini, ne serait-il pas appelé à venir se mettre à la tête de l'instruction musicale en France? Le Conservatoire nous a jusqu'à ce jour donné de grands instrumentistes, mais les grands chanteurs sont rares, et le choix du directeur que l'on va faire sera d'un grand poids pour l'avenir du chant.

Le théâtre du Vaudeville est bien malade. « On annonce chaque lundi que la direction de M. Trubert fera son naufrage dans la semaine, et la semaine se passe laissant M. Trubert, non point debout, mais au lieu et place d'un directeur : ce qui ne prouve cependant pas que les choses peuvent longtemps durer dans l'état où elles se trouvent dans ce moment. » C'est absolument comme à Lyon : seulement, à Lyon, c'est pire encore.

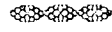
DÉPARTEMENTS.

— On écrit de Bordeaux : « La *Favorite* a obtenu ici un beau succès : Valgier, dans le rôle de Fernand, a été admirable. Flachet remplissait le rôle d'Alphonse. Cet

artiste a une voix pure et mélodieuse, mais tout lui manque pour faire un artiste complet : le physique d'abord, et le savoir-faire. M. Flachet n'est ni comédien, ni chanteur; il a une belle voix, voilà tout, et il est vrai que son instrument est magnifique. » Ce jugement nous semble juste; nous l'avions prévu. — Bordeaux a fêté l'anniversaire de la naissance de Molière. A Lyon on ne s'occupe pas de si peu de chose, on organise des *Nuits orientales* et des *Tombola*.

— Wermelen vient de retourner à La Haye; il y réussit.

— De toutes parts les directeurs s'agitent; dans toutes les grandes villes les troupes se forment; on va chercher à Paris les sujets qui manquent à la province, et les premières scènes départementales ne resteront pas veuves de talents. Carlo, ténor de l'Académie de musique, va à Toulouse avec 16,000 francs d'appointements. Vernet passe de Montpellier à Marseille. Mlle Blangy la danseuse et Wartel quittent aussi l'Opéra. Enfin, Mlle Elian, qu'on applaudit à Paris, est engagée à Bordeaux. Quant au théâtre de Lyon, c'est une autre affaire; il n'est pas question d'engagements. Et d'abord, aurons-nous un théâtre? Pour peu que cela continue, nos administrateurs en seront réduits à jouer la comédie et à chanter l'opéra eux-mêmes; et ce sera fort adroit, puisqu'ils se devront à eux-mêmes leurs appointements.



Nous appelons aujourd'hui l'attention de nos lecteurs sur une publication remarquable qui, depuis deux ans, chemine sans bruit, mais avec persévérance, et dont plusieurs éditions déjà écoulees attestent que, malgré la modestie de son format et de son auteur, qui s'intitule tout simplement *homme de rien*, le public éclairé a su reconnaître tout ce que ces notices renferment de charme dans le style, d'indépendance dans les jugements émis, de convenance dans la critique, d'études sérieuses dans l'appréciation des hommes et des systèmes qui gouvernent le monde soit dans la politique, soit dans la littérature, soit dans les sciences et les arts. Les nouveaux éditeurs, MM. A. René et Compagnie, rue de Seine, 32, à Paris viennent de publier la 36^e livraison qui complète le 3^e volume, et les premières du 4^e tome; ils annoncent une grande régularité dans la publication des livraisons suivantes, impatiemment attendues par les nombreux souscripteurs. Tous les portraits, refaits à neuf par M. Lassalle, donnent un grand attrait à cette collection, qui est cependant d'un prix modique : chaque volume broché, contenant 12 biographies, ou 500 pages environ, grand in-18, ne coûte que 4 francs, et 5 francs par la poste. — Les mêmes éditeurs viennent de publier une charmante collection qui, malgré son titre spécial de *Bibliothèque des Demoiselles*, convient à tous les âges et à toutes les positions par le choix et le prix modéré des ouvrages qui la composent, et des poésies de deux muses nouvelles, Mlle Bertin et Mme Guinard, dont tous les journaux de Paris ont rendu le compte le plus séduisant. — Voir aux Annonces.



Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.

CHEZ A. RENÉ ET C^e, IMPRIMEURS-ÉDITEURS, A PARIS, RUE DE SEINE, 32.

GALERIE

DES

CONTEMPORAINS ILLUSTRES

120 biographies avec portraits lithographiés.

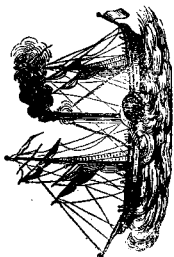
PAR UN HOMME DE RIEN.

120 livraisons de 36 à 52 pages grand in-18.

Les 5 premiers volumes, contenant 36 biographies, sont publiés. — Prix du volume broché, 4 fr. à Paris, 5 fr. par la poste; chaque livraison séparée, 35 c. à Paris, 45 c. par la poste.

En vente : MM. Thiers, Soult, Châteaubriand, Laffitte, Guizot, Lamartine, Berryer, La Mennais, Béranger, Dupin, Odilon Barrot, Victor Hugo, Arago, George Sand, de Broglie, Cormenin, Wellington, Molé, Ingres, Metternich, Alfred de Vigny, Mohammed-Ali, Ibrahim-Pacha, Garnier-Pagès, O'Connell, Meyerbeer, Mauguin, Scribe, Mickiewicz, Espartero, Ballanche, Bernadotte, Balzac, Palmerston, Augustin Thierry, Rossini, Robert Peel, Silvio-Pellico. — Sous presse : MM. Royer-Collard, Villemain, Casimir Delavigne, Moncey, Duperré, Gay-Lussac, Schlegel, Berzélius, l'archiduc Charles, Martinez de la Rosa, etc., etc.

Chez les mêmes éditeurs : **GLANES**, par M^{lle} Bertin, 1 vol. in-8°; prix : 5 fr.; 6 fr. 50 par la poste. — **AUGUSTE ET NOËMI**, par Mme Guinard, 2^e édition, 1 vol. in-8°; prix : 5 fr.; 6 fr. 50 par la poste. — **BIBLIOTHEQUE DES DEMOISELLES**, 12 vol. format anglais contenant : *L'Ame exilée*, par Anna Marie, 1 vol. — *Les Francs*, de Manzoni, trad. nouvelle, 2 vol. — *Voyages de Gulliver*, trad. nouvelle épurée, 1 vol. — *Astronomie des Dames*, par Lalande, et *Pluralités des Mondes*, par Fontenelle, avec planches, 1 vol. — *Nouvelles choisies des premiers auteurs*, 1 vol. — *Choix de poésies des premiers auteurs*, 1 vol. — *Oeuvres dramatiques*, sujets sacrés et sujets profanes (Racine, Molière, Soumet, Guiraud, Sedaine, etc.), 2 vol. — *Discours sur l'Histoire universelle*, par Bossuet, 2 vol. — *La Mort d'Abel*, de Gessner, trad. nouvelle, 1 vol. — Prix de la collection, rendue franco jusqu'au chef-lieu d'arrondissement, 18 fr.; prix de chaque vol. 1 fr. 75; par la poste, 2 fr. 50 cent. — **REIMPRESSION DE L'ANCIEN MONITEUR** depuis 1789 jusqu'à 1800, 41 vol. grand in-8° à 2 col. à 12 fr. 50 cent. Chaque série (*Assemblée constituante*, 9 vol.; *Assemblée législative*, 12 vol.; *Convention nationale*, 12 vol.; *Directoire exécutif*, 16 vol.) peut s'acheter séparément, ainsi que les volumes et les numéros détachés. — **LES ALCHIMISTES** d'autrefois, 1 vol. in-48. Prix : 2 fr.



AVIGNON en 10 heures
de marche.

REMONTE en 30 heures.

Départ tous les jours à quatre heures du matin
du port d'AINAY sur la Saône.

PRIX DES PLACES :

VALENCE, AVIGNON et BEAUCAIRE,

Premières, 4 f. — Secondes, 2 f.

Il y a à bord un restaurant bien tenu.

S'adresser à MM. BONNADEL frères et Four, propriétaires des superbes bateaux-neufs

le Crocodile, le Marsouin, le Mistral,
le Sirocco,

quai de l'Arsenal et rue Sala, 2, ou au capitaine,
à bord
(81)

CORSETS HYGIÉNIQUES

PERFECTIONNÉS.

FABRIQUE DE M^{me} RAVIER,

Rue Neuve, n^o 5, à Lyon.

Le corset a subi bien des modifications depuis son origine.

Toutes les tentatives d'amélioration ont été longtemps infructueuses, et nos dames paraissent condamnées à n'avoir dans ce vêtement qu'un ennemi de leur santé.

Des artistes habiles ont fait des modèles ayant pour base la structure du corps humain : le corset est devenu utile. M. Roche, de Paris, est celui des artistes qui a le plus contribué à cette heureuse révolution du corset.

Madame Ravier, pénétrée du besoin de rendre le corset aussi indispensable à la santé qu'à la taille, y a apporté un dernier perfectionnement qui favorise le développement de la poitrine, affermit la santé, fait ressortir les grâces naturelles de la taille, en dissimulant les défauts et même les prévient.

Ces corsets sont indispensables aux jeunes personnes dont la taille est sujette à dévier.

Elle fait aussi des corsets élastiques pour les femmes enceintes, et tout ce qui est nécessaire pour les soulager jusqu'au terme de cette situation.

Elle s'empresse de montrer la forme de ses corsets aux dames qui voudront bien l'honorer de leur visite.